

Au Japon, hormis quelques brèves périodes, bouddhisme et shintoïsme ne se sont pas opposés en de quelconques guerres de religions, mais au contraire, ont toujours constitué les deux composantes majeures d'une même culture. Des syncrétismes ont vu le jour, soit que les bouddhas apparaissent comme des Kami particulièrement bienveillants, soit que les kami sont considérés comme des avatars de Bouddha.

Ce regard porté sur le bouddhisme japonais, séparé du shintoïsme, a donc quelque chose d'un peu artificiel, mais de nécessaire à la compréhension européenne. Cette dernière s'est d'ailleurs emparée d'un vocabulaire issu du bouddhisme, zen notamment, mais avec des glissements sémantiques majeurs. L'« être zen » tel qu'il est exprimé familièrement en France, n'a rien à voir avec la pratique de cette voie bouddhiste au Japon.

Qu'en est-il de la spécificité japonaise dans la grande famille des bouddhismes d'Asie, comment cette « religion » a-t-elle évolué, qu'elle est sa place dans un Japon contemporain qui semble plutôt voué à la consommation à outrance qu'à la méditation ?

I- Une religion importée.

Le bouddhisme au Japon est arrivé assez tardivement, au VI^e siècle de notre ère, par l'intermédiaire immédiat de la Corée, mais en fait essentiellement de la Chine, qui avait déjà acculturé, inculturé et diversifié depuis longtemps cette voie de sagesse née en Inde au VI^e siècle avant notre ère. Comme pour la Chine, la tradition relative à l'adoption du bouddhisme, mêle faits légendaires et historiques. De Chine arrivent aux mêmes périodes, également des traditions confucianistes et taoïstes, mais cet article se limitera au seul bouddhisme.

Selon la tradition, au milieu du VI^e siècle, vers 538 ou 552, le roi du Kudara ¹(Corée) fit connaître la doctrine bouddhiste au souverain du Yamato (au Japon, près de Nara- Kyoto) lors d'un échange diplomatique. La doctrine bouddhiste, avec ses idées de cycle de morts, de réincarnation, d'éveil, était totalement étrangère aux préoccupations « religieuses » habituelles des Japonais. La nouveauté reçut le nom de *Bukkyô*, ou encore *Butsudô* (Voie du Bouddha), voire *Buppô* (Loi du Bouddha). Par réaction à cette nouveauté ainsi nommée, il

fallut trouver une appellation pour les anciennes pratiques cultuelles, les croyances originelles de l'archipel, qui reçurent ainsi le terme générique de Shintô.

Durant une génération, partisans et adversaires de la nouveauté s'affrontèrent dans un conflit bien plus politique que religieux. Le camp des adeptes du bouddhisme l'emporta en 587. Assez vite, la cour et l'ensemble des notables adoptèrent le bouddhisme. Le peuple, lui, l'ignorera longtemps encore.

Le véritable essor du bouddhisme au Japon date de fin du VIe, début VIIe siècles, avec l'action intense du prince Shôtoku². Considéré comme le véritable fondateur du bouddhisme au Japon, il imposa par la force le bouddhisme, fit construire les premiers temples (dont le fameux temple en bois d' *Horyu-ji* à Nara³), élabora une constitution dans laquelle le bouddhisme était favorisé : ce dernier deviendra religion officielle (décision de l'empereur Shomu au VIIIe siècle). De nombreuses ambassades envoyées en Chine rapportent alors régulièrement des textes, des coutumes, des courants bouddhistes différents. Ces influences chinoises durèrent jusqu'en plein XVIIe siècle⁴. Pour l'essentiel, ces apports relèvent du Mahâyâna⁵.

Lors des premiers siècles de son introduction au Japon, le bouddhisme n'était pas considéré comme étranger aux pratiques du *shinto*. Ce sont ses pouvoirs magiques qui sont alors appréciés : lutte contre les maladies, lecture de *sutras*⁶ à la cour pour faire pleuvoir... nous sommes alors loin de toutes spéculations philosophiques bien étrangères à l'esprit japonais. Ainsi donc, du début jusqu'aux temps modernes, le bouddhisme japonais a toujours été vivifié par des apports chinois. L'animosité actuelle entre les deux pays ne doit pas faire oublier ce passé riche de relations. Une grande partie de la culture japonaise vient de Chine.⁷

- à la période de Heian (794-1185) arrivée des sectes Shingon et Tendai

- à la période de Kamakura (1185-1333), arrivée des écoles Zen vite adoptées par les guerriers admiratifs de l'autodiscipline et de la rigueur. La pratique s'opère à la fois par la méditation en position assise (*Zazen*) et par la méditation sur des énigmes irrationnelles (*Koan*).

Tout au long de son histoire, ce bouddhisme japonais a engendré, mais aussi éliminé, de nombreuses « sectes »⁸. Ce n'était que la poursuite d'un phénomène connu ailleurs, et surtout en Chine. Cela signifie que Le Bouddhisme, avec une majuscule, n'existe pas, sauf dans les manuels occidentaux, ici n'existent que des adaptations locales, qu'une diversité foisonnante. C'est la raison pour laquelle il faut éviter une approche essentialiste, cela est d'ailleurs valable pour toute religion.

Comme dans toute civilisation, se pose un moment donné la question du rapport entre « religion » et politique. Dès le départ, l'État japonais souhaite utiliser cette nouveauté bouddhiste comme religion protectrice, mais à condition de la superviser, de la contrôler. Le changement de capitale, de Nara à Heian en 794, avait entre autres, comme raison d'être, ce désir de s'éloigner des grands centres monastiques devenus de plus en plus puissants, le pouvoir politique souhaitait plus de liberté.

Il existe actuellement 11 écoles⁹ subdivisées en 58 branches. Les trois principales branches sont le zen, le *nichiren* et le *jodo-shin*.

II- Le bouddhisme japonais contemporain.

Au-delà des chiffres [75 % des Japonais se disent bouddhistes], il n'est pas certain que ce bouddhisme japonais institutionnel se porte bien. D'un dossier complexe, nous retiendrons trois raisons qui peuvent rendre compte, d'une certaine manière, de la crise institutionnelle du bouddhisme au Japon.

- Lors de la restauration impériale, à l'ère du Meiji¹⁰, le Shinto fut promu « religion » d'Etat, la politique officielle chercha à le dissocier du bouddhisme (alors que de nombreuses expériences de syncrétismes étaient pratiquées depuis les origines), voire même à éradiquer le bouddhisme comme apport extérieur. Le bouddhisme japonais a donc pâti de cette politique discriminatoire.
- Le bouddhisme fut par contre associé au pouvoir militaire durant la seconde guerre mondiale. Le *Rinzai-Shû*, par exemple, branche du bouddhisme zen, et notamment l'école *Sôtô*, ont été fortement critiqués pour leur soutien actif au nationalisme militariste japonais des années 30 et 40. »*Depuis l'ère Meiji, notre école [Sôtô] a*

coopéré à la conduite de la guerre. » (Déclaration de Repentance de l'école Sôtô, 1992).¹¹ Le militarisme ainsi que les exactions commises ont été légitimées, au nom même du bouddhisme. Nous sommes loin de la perception occidentale actuelle du Zen, synonyme bien souvent de tranquillité et de quiétude. Les terres appartenant à ces temples ont été confisquées lors de la réforme agraire de 1946 imposée par les Américains.¹²

- Le bouddhisme japonais, dans les faits, pour le plus grand nombre, est uniquement associé aux moments de la mort et des funérailles. D'où son surnom de *bouddhisme funéraire*. Tous les autres moments de la vie, de la naissance, du mariage, en passant par les examens, sont du ressort du shintoïsme. Le bouddhisme dans le Japon contemporain a peu de prise sur la vie quotidienne, hormis lors de la mort. Les rites funéraires sont à 95% bouddhistes et incluent une crémation suivie d'un enterrement de l'urne dans la tombe de famille.¹³

Funérailles bouddhistes. Les cimetières installés dans l'enceinte d'un temple ou, faute de place, en périphérie de ville, ont vu leur espace occupé par des tombes, d'abord réservées aux nobles, puis aux classes populaires à partir de la période d'Edo (1603-1868). La tombe classique a l'allure d'une pyramide, c'est le style *Gorin-Tô*. Cette « pagode à cinq cercles », est une structure verticale d'éléments géométriques qui symbolise l'univers par le biais des cinq éléments.

Le mort est exposé, revêtu d'un kimono blanc fermé, sa photographie est mise en évidence, il est muni d'argent et de riz pour le « grand voyage ». La famille proche reçoit des amis qui apportent des cadeaux (argent), ils reçoivent du sel pour se purifier de ce contact avec la mort. (Dans la vie quotidienne, il faut toujours éviter d'utiliser le chiffre 4 qui se prononce *Shi* comme le mot mort). On brûle de l'encens en signe d'adieu. Actuellement, l'incinération est le mode le plus courant. Les cendres sont conservées dans une urne funéraire à l'intérieur d'un petit édifice nommé *nôkotsudô*. Lors des funérailles présidées par un moine bouddhiste, parents et amis se réunissent, partagent un repas généralement végétarien. On purifie la tombe en versant un peu d'eau. Le moine bouddhiste écrit le nom posthume du mort sur une plaquette déposée dans l'autel bouddhiste familial (le *butsudan*). De nombreux rites,

variables selon la secte bouddhiste, commémorent à intervalles réguliers (3^e, 7^e, 13^e, 25^e, 33^e..années) le jour anniversaire de la mort du défunt.

A l'occasion de la fête des morts (Obon) qui se pratique soit mi juillet, soit mi août, selon les régions, chaque famille se rend sur les tombes de ses ancêtres

Le coût des funérailles est le plus élevé du monde (en moyenne 4 millions de yens, soit environ 30 000€). Cela est dû à plusieurs raisons, dont la pénurie de place dans les cimetières, et le coût exorbitant des prestations prises par les officiants des temples bouddhistes. De ce fait, on constate une désaffection à l'égard du rituel bouddhiste classique lors des obsèques. Beaucoup font simplement incinérer leurs morts sans cérémonie particulière, ou en tout cas, moins onéreuse. C'est ainsi, qu'un prêtre sans temple vient de fonder une association de prêtres bouddhistes qui opèrent en *free lance* afin, à la fois de rendre ce service au plus grand nombre, mais aussi de freiner l'essor des maisons funèbres qui gèrent la totalité d'une cérémonie¹⁴. Avec le vieillissement de la population, le bouddhisme est face à un véritable problème de société, sa survie dépend de sa capacité d'adaptation. De grands groupes économiques possèdent leur propre cimetière sur des sites prestigieux comme le Mont Kôya, ou le Mont Hiei¹⁵.

Un autre aspect préoccupant pour le bouddhisme au Japon est le fossé qui se creuse entre les chercheurs en « théologie » et la masse des pratiquants qui se soucient peu des spéculations sur le renoncement au monde. Le bouddhisme connaît de nombreuses difficultés concrètes, comme le vieillissement du personnel desservant, et la difficulté de son renouvellement, la conciliation du service du temple avec une vie professionnelle, le statut à donner aux « femmes de moines » de plus en plus actives sur le terrain.

III- Forte influence du bouddhisme sur la culture japonaise.

Acclimatées au Japon, les différentes formes de bouddhisme contribuèrent incontestablement à engendrer des pans entiers de la culture du pays. Shintoïsme et bouddhisme ne sont pas perçus -exception faite de la période du Meiji et de la seconde guerre mondiale-, comme deux religions concurrentes, mais comme deux dimensions complémentaires d'une même « religion », d'une même pensée. Nous prendrons ici l'exemple du bouddhisme zen, à la fois

parce qu'il est la forme japonaise du bouddhisme la plus connue en occident grâce notamment à l'immense activité de maître Deshimaru, mais aussi, parce qu'il a réellement façonné de nombreux aspects de la culture commune japonaise.

Comment en quelques mots, dire sans trop trahir, ce qu'est le zen ?

Le zen japonais est issu du *Chan* chinois, qui lui-même prétend remonter à l'expérience fondatrice de Siddhartha Gautama à Bénarès en 528 av. J.-C.. C'est vers la fin du XII^e siècle, au début de l'ère Kamakura (1185-1333), que le Zen entra au Japon, sous une double tradition : la tradition **Rinzai** et la tradition **Soto**.

Si les formes de bouddhisme sont très nombreuses dans le monde actuel, elles reposent néanmoins toutes sur **un socle commun**, socle que l'on ne peut baptiser credo comme dans n'importe quelle religion, car ici il y a moins à croire qu'à expérimenter. Le fondement de toute forme de bouddhisme, est constitué des célèbres « Quatre nobles vérités » énoncées par le Bouddha lui-même. Cet énoncé ignore toute transcendance, toute métaphysique, il est fondé sur une expérience d'homme, il consiste non en une imitation d'un beau modèle, mais en une invitation à reprendre à son compte l'expérience libératrice du Bouddha, en cela tout bouddhisme est un humanisme plutôt que religion ou philosophie.

Chaque maître, chaque école, va mettre l'accent plutôt sur tel ou tel aspect, l'un sur l'impermanence, la vacuité, tant du moi que des éléments du cosmos, l'autre, sur le chemin du nécessaire détachement.

Les deux voies majeures du zen japonais, **Rinzai** et **Soto**, ne sont pas vraiment opposées de nos jours, même s'il est vrai qu'elles ont connu dans le passé des périodes de fortes tensions concurrentes, chacune met l'accent sur une « technique » particulière. Le **Rinzai** (issu de l'école *Linji* chinoise) utilise surtout la technique du *Koan*, le **Soto** (issu des écoles chinoises *Dongshan* et *Caoshan*), pratique surtout le *zazen*. En fait, aucune des deux écoles n'exclut la pratique majeure de l'autre, mais simplement manifeste sa préférence au service d'un objectif commun : parvenir de manière fulgurante à l'illumination, l'Eveil à la conscience de la nature de Bouddha. Cet « état » se dit **satori** en japonais. L'obtention de l'Eveil est plus spontanée dans le *Soto* que dans le *Rinzai* où il est plus progressif.

1. **Le zen Rinzai** a rencontré très vite le succès au Japon, notamment auprès de la classe guerrière des samouraïs qui trouvaient ici les mots pour exprimer leurs vertus ancestrales de courage. Les *Koan* sont des affirmations paradoxales, des aphorismes proposés par le maître à son disciple pour l'obliger, non seulement à réfléchir, mais surtout à aller au-delà de l'effort intellectuel, vers un dépassement de la contradiction apparente.

Exemples de *Koan* : « *Du haut d'un mat de cent pieds, comment avancez-vous encore d'un pas ?* », « *Quel est le son du battement d'une seule paume ?* » C'est une invitation à lâcher prise, à ne pas s'attacher par désir de sécurité à tout ce qui nous rassure, mais au contraire, à considérer l'impermanence de toute chose, y compris celle de son ego. C'est s'abandonner à l'esprit du « je ne sais pas ». Le doute doit désillusionner pour illuminer (*Satori*). Nous retrouvons-là le fondement majeur de l'intuition bouddhiste.

1. **Le zen Soto** lui, met l'accent sur la méditation silencieuse par la pratique de *zazen* destinée à atteindre le *satori* par la maîtrise du corps et du mental.

Pour zazen, retirez-vous dans une pièce silencieuse. Mangez et buvez sobrement. Rejetez toute distraction, abandonner tout souci. Ne pensez pas ceci est bien, ceci est mal ! Ne prenez parti ni pour ni contre. Arrêtez toute agitation du mental. Ne jugez ni des pensées ni des perspectives. N'ayez aucun désir de devenir Bouddha (...).

Là où vous prenez l'habitude de vous asseoir, étendez une natte épaisse et placez dessus un coussin rond. Asseyez-vous en lotus ou en demi-lotus (...) Veillez à desserrer vos vêtements et votre ceinture. Disposez-les convenablement. Placez alors votre main droite (tournée vers le haut) sur votre jambe gauche, et votre main gauche sur votre main droite : les extrémités des pouces se touchent. Tenez le dos parfaitement droit, ni penché à gauche, ni penché à droite, ni en avant ni en arrière. Assurez-vous que vos oreilles soient dans le même plan que vos épaules et que votre nez se trouve sur la même ligne verticale que votre nombril. Placez la langue en avant contre le palais. La bouche est fermée, les dents se touchent. Les yeux restent ouverts et vous respirez doucement par le nez.

Une fois que vous avez pris la posture correcte, respirez profondément une fois, puis inspirez et expirez. Inclinez votre corps à droite et à gauche, et immobilisez-vous dans une posture

stable. Pensez du tréfonds de la non-pensée(...) Le zazen dont je parle n'est pas l'apprentissage de la méditation, il n'est rien d'autre que le dharma de la paix et de la félicité, la pratique-réalisation de l'éveil parfait, la manifestation de réalité ultime. Aussi, pièges et filets ne peuvent-ils rien contre lui. Une fois que vous avez saisi votre cœur, vous êtes semblable au dragon qui va entrer dans l'eau, au tigre quand il pénètre dans la montagne sauvage.

Maître Dogen, Extrait du Fukanzazengi.

Le zen n'est pas une démarche intellectuelle, mais une pratique. S'asseoir en lotus face à un mur sans penser, n'est pas a priori une chose évidente, surtout pour nous européens. Or, le zen sans zazen n'est « que coquille vide » selon une expression courante. On mesure ainsi le charisme de maître Taisen Deshimmaru, qui, arrivé en France à 53 ans en 1967, avec pour seul bagage son *zafu* (coussin de méditation), a réussi en vingt ans, à implanter le zen dans tout l'occident (le temple de la Gendronnière inauguré en 1980 est le plus important).

« Assis en zazen, on laisse les images, les pensées, les formations mentales surgissant de l'inconscient passer comme des nuages dans le ciel, sans s'y opposer, sans s'y accrocher. Comme les ombres devant un miroir, les émanations du subconscient passent, repassent et s'évanouissent. Et l'on arrive à l'inconscient profond, sans pensée, au-delà de toute pensée, vraie pureté. Le zen est très simple et en même temps bien difficile à comprendre. C'est affaire d'effort et de répétition, comme la vie. Assis sans affaires, sans but ni esprit de profit, si votre posture, votre respiration et l'attitude de votre esprit sont en harmonie, vous comprenez le vrai zen, vous saisissez la nature de Bouddha ».

Taisen Deshimaru, *le Chant de l'immédiat satori*, Retz, 1978, p.261.

On l'aura compris, le bouddhisme zen est d'abord une pratique, un savoir même savant sur la question, n'est pas « opérationnel »-contrairement par exemple aux gnoses dans les monothéismes-, sa réalité est au-delà des mots ! La voie se transmet de maître à disciples. Son introduction en occident est trop récente pour se prononcer sur sa durabilité dans une autre aire culturelle.

Le bouddhisme zen en général a été un puissant acteur culturel au Japon.

Parmi les domaines les plus significatifs de son influence, citons le Code d'honneur (*budô*) de la voie des samourais (*bushidô*), les arts chevaleresques : voie de l'arc,¹⁶ la plus connue en occident (*Kyudô*), la voie de l'épée (*Kendô*), la calligraphie (*Shodô*), le théâtre *Nô*, la forme poétique (le *Haiku*), la voie du thé - cérémonie du thé ou *Chadô*, la voie des fleurs (*Kadô*)¹⁷ et enfin, la voie qui nous retiendra ici, la voie des jardins secs.

Qu'est-ce qu'un jardin zen, en quoi un jardin peut-il amener à l'Eveil ? Les premiers jardins japonais datent de la période de Heian (794-1185), et s'inspirent de modèles chinois. Ces jardins reflétaient le prestige et la culture de leurs riches propriétaires, assez vastes, en partie boisés, avec un étang d'où émergeaient des rochers savamment disposés, ils étaient autant destinés à la promenade qu'à la contemplation : le palais construit à l'intérieur de cet espace était censé être à l'image du paradis du Bouddha Amida¹⁸, le Paradis de la Terre-Pure de l'Ouest, lieu qui accueille et reconforte les défunts.

Les premiers jardins zen eux, n'arrivent qu'au XIIIe siècle, et apportent une toute autre conception. Plutôt petits, disposés par les moines de manière souvent ésotériques, ces jardins diffèrent totalement de notre conception européenne, dépourvu de sentier, seul le regard s'y promène. Leur propos est de l'ordre du symbolique. Les rochers y prirent progressivement plus de place, et de manière générale, les éléments minéraux¹⁹, pour aboutir à partir du XVIe siècle aux célèbres jardins secs, les *Kare-sansui* (paysage sans eau). Absente physiquement, l'eau est omniprésente par son essence représentée par les ondulations d'un gravier blanc savamment ratissé par les moines.

Ces jardins intègrent assez vite les maisons de thé dans un cadre végétal sombre propice à la méditation. La cérémonie du thé est considérée comme une autre forme de *zazen*. A Kyoto, le jardin sec du temple *Daisen-in* est assez emblématique : rectangle de 30m sur 10, fermé par un mur sur 3 côtés, le 4e me ouvert sur une véranda du temple d'où l'on contemple le jardin, il est uniquement composé d'un océan de graviers blancs soigneusement ratissés d'où émergent des rocs représentant des îles. Les fines bandes de terre moussues suggèrent les rives d'un continent lointain. L'eau-gravier s'articule aux rochers-îles, c'est une circulation.

Ces jardins ont leurs règles, longtemps tenues secrètes : l'eau coule de l'est vers l'ouest, les

axes des pierres ne doivent pas être dans celui des poteaux des bâtiments proches, on ne fait pas n'importe quoi, il faut respecter un espace habité d'esprits, sous peine grave de les contrarier.

L'approche de ces jardins est d'abord de l'ordre du perceptif « physique » avant d'être mental. Au-delà des symboles et des codes, c'est d'abord une vision intérieure qui s'exprime. Comme pour les *Koan*, le sens n'est pas évident, l'énigme n'a qu'une seule réponse: l'Eveil. C'est une certaine manière d'expérimenter la vacuité. Ces jardins sont nés de l'imagination d'un maître zen, souvent œuvre de peintres, ils se regardent comme une calligraphie, *leur beauté est celle d'une écriture à trois dimensions : la texture rugueuse de la feuille de papier devient le sable ratissé ; les rochers se distribuent avec une intensité visuelle qui fait penser aux caractères denses d'encre de Chine. La calligraphie devient paysage. Plus qu'un jardin, le Kare-sansui est une vision, claire et énigmatique, du cœur de l'homme.*

Cessons de vouloir à tout prix en dire quelque chose, le zen échappe à toute approche purement descriptive ou conceptuelle, tout simplement parce cette démarche, de type occidentale, implique une distinction entre l'être qui pense et l'objet de sa pensée, distinction illusoire aux yeux du bouddhisme qui, bien au contraire, prône l'impermanence totale. Vaille que vaille, le bouddhisme institutionnel, au-delà de son immense apport culturel au cours des siècles passés, se maintient, non sans difficulté. Cette conception, du monde venue de Chine, survit, grâce à la possibilité d'une symbiose avec l'omniprésence shinto, et grâce à sa position de quasi monopole du créneau funéraire. Laissons le dernier mot à Ryoko Mori, prêtre en chef du temple de Zuikoji dans le nord du pays, temple vénérable vieux de 700 ans : « Si le bouddhisme japonais n'agit pas maintenant, il s'éteindra, nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre, nous devons faire quelque chose ».

Christian BERNARD

¹Nom japonais de l'un des 3 royaumes de la Corée d'alors. L'intention n'était pas directement religieuse. La lettre diplomatique envoyée fait savoir simplement que ces doctrines bouddhistes ne doivent pas être ignorées si l'on veut dialoguer avec la Chine, sous peine de paraître manquer de culture. Se souvenir que le Japon sort de la préhistoire aux environs de la fin IIIe siècle seulement.

²Il ne fut jamais empereur, mais seulement régent pour l'impératrice Suiko elle-même favorable au bouddhisme.

3 Nara fut la première capitale du Japon dans la plaine du Yamato, de 710, date de sa construction, à 794, date à laquelle la capitale est transférée à Heian (Kyoto). La ville fut construite selon un plan en damier sur le modèle de Chang'an, la capitale chinoise des Tang . Ce qui souligne bien la forte influence de la Chine à cette époque.

4 En 1654, le moine chinois Ingen introduisit la secte *Ôbaku-shû* dans un temple qu'il fit construire près d'Uji. Il introduisit également la calligraphie de l'époque Ming. L'empereur le distingua.

5 Il y a deux grands courants dans le bouddhisme en général, le Mahâyâna ou Grand Véhicule) et le Hînayâna (Petit Véhicule). Voir sur ce point, par exemple Dennis GIRA, *Comprendre le bouddhisme*, Centurion, 200p., 1989. Le Mahâyâna est né au nord de l'Inde au début de notre ère.

6 Sûtra vient du sanscrit qui signifie « fil », « chaîne ». En français, le mot a un peu le sens de « classique », « canonique » . Dans l'hindouisme et ensuite dans le bouddhisme, les sûtras sont les textes dogmatiques ou philosophiques du canon de la religion.

7 La dernière phase de modernisation du Japon à l'imitation de l'occident à l'ère Meiji, ne doit pas faire oublier cette première phase à l'imitation systématique de la Chine.

8 Il est préférable de nos jours d'employer le mot « école » tant le mot secte est devenu péjoratif.

9 En dehors des nouvelles religions se réclamant du bouddhisme.

10 Chaque souverain décrète une ère nouvelle (*nengô*), l'ère *Meiji* correspond en gros au règne de Mutsuhito (1867-1912).

11 Brian Victoria, *Le Zen en guerre 1868-1945*, Paris, Éditions du Seuil, 363 p., 2001.

12 Une autre figure connue est celle de Nissho Inoue, prédicateur extrémiste du bouddhisme *Nichiren*, considéré comme fasciste par les Américains.

13 Depuis peu, s'installe une mode de la dispersion des cendres.

14 Un peu comme les sociétés de pompes funèbres en France qui, à la demande de certains clients , organisent des substituts de cérémonies religieuses. Voir à ce sujet le site internet de cette association : obohsan.com

15 Situé au Nord-Est de Kyôto, le principal temple de la secte Tendai. Son nom avait été donné pendant la guerre à un croiseur!

16 Pour essayer de comprendre, lire par exemple un classique : E.Herrigel, *Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc*,

Dervy, 131 p, 2009. Ce philosophe allemand fut initié à « l'art sans art » du tir à l'arc, à la manière d'un européen il expose sa difficile progression.

17Dô signifie la voie, le cheminement pour atteindre un but dans la pratique d'un art , c'est l'équivalent du chinois Dao ou Tao.

18Amida est le nom japonais du Bouddha Amitâbha (lumière infinie). Cette dévotion est passée de la Chine au Japon avec la création ici d'une branche nouvelle du bouddhisme appelée l'Amidisme. (axée sur la dévotion).

19Le répertoire des rocs est immense dans le bouddhisme : Bouddha assis en méditation, la triade bouddhique (Amisa et deux bodhisattvas)..., cela se marie bien aux traditions confucéennes (l' île de la tortue, rocher plat et horizontal), au goût shintoïste pour la nature.